

Marie-Agnès Courouble

JULIETTE à sa fenêtre



Les Editions La Gauloise

Du même auteur :

- Aux franges de l'éveil. Pierre Chave, Vence, 1987*
(Avec des lithographies de Théo Tobiasse)
Mort derrière le mur. Albin Michel, Paris, 1993
Songe noir. Laure Matarasso, Paris, 1994
(Avec des eaux fortes et des aquarelles de Gérard Morot-Sire)
Ciel cassé. Éditions Tipaza, Cannes, 1997
(Avec des lithographies de Gérard Eppelé)
L'Envers du monde. La pointe Badine, Nice, 1998
(Aves des eaux fortes de Michel Joyard)
Et si vous étiez Musset... Les Éditions Varia Montréal, 2000
Visages nus, Éditions Méliis, Nice, 2000 (Préface d'André Verdet)
Sept heures d'absence. Les Éditions Varia Montréal, 2002
L'Homme de Berlin. Éditions du Losange, Nice, 2006 Pour l'Amour de Chair.
Éditions du Losange, Nice, 2006 La femme clandestine. Éditions du Losange,
Nice, 2009 La mère de Pierre. Éditions du Losange, Nice, 2010
Le Syndrome de Stockholm. Éditions du Losange, Nice, 2011
- Dance for love. Éditions Sudarène, 2015*
- L'Homme de Berlin (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2016*
Le Voilier Bleu. Éditions La Gauloise, Nice, 2017
Mort derrière le mur (réédition). Éditions La Gauloise, Nice, 2017
Devoirs de vacances. Éditions La Gauloise. Nice 2017
L'enfant sous un saule pleureur. Éditions La Gauloise. Nice 2018
N'importe où. Éditions La Gauloise. Nice 2018
Et en plus, elle s'appelle Garance. Éditions la Gauloise,
St-Laurent du Var, 2019
Silences et doubles croches. Éditions la Gauloise,
St-Laurent du Var, 2019
La nuit d'Apollonie. Éditions la Gauloise,
St-Laurent du Var, 2020
Juliette à sa fenêtre. Editions la Gauloise 2020

Marie-Agnès Courouble

JULIETTE A SA FENÊTRE

Roman

Les Éditions La Gauloise
Edition originale

1

Elle avait ouvert sa fenêtre à 18h30 exactement, comme chaque jour.

C'était l'arc-en-ciel de sa journée, l'heure du cœur battant, de l'espoir insensé, de l'attente.

Il fallait qu'il se passe une chose qui désorganiserait le temps, décapsulerait sa journée futile, son ennui cacheté dans une enveloppe de sourires affables, de minois enchantés, de conversations inusables, de moments suspendus entre obligations, travaux ménagers, petit sport de bon ton, peu de temps pour elle seule.

Angelo son violoniste de mari qu'elle surnommait Mozart parce que sa façon de parler était entre le flûté et le suave et les grands jours avec un écho de cymbales dans les graves, ne comprenait pas qu'elle puisse s'ennuyer d'un quotidien occupé à ras bord, de la monotonie des gestes répétés inlassablement depuis l'arrêt du réveil jusqu'à la lampe qu'on éteint, Il riait d'elle ce Mozart (tout de même premier violon de l'orchestre) qui

s'enfuyait vers ses extases, lui disant qu'elle était encore jolie, que sa cuisine était un régal, qu'elle amusait la galerie avec ses découvertes de gâteau au chocolat blanc.

Mais Juliette ne s'amusait pas. Elle s'ennuyait dangereusement.

Elle avait enfin découvert son heure, elle ouvrait la fenêtre à 18h30, un crépuscule d'odeurs furtives et pleines d'abandons la parcourait, elle lâchait sa journée sans secrets et se penchait vers le parc, un grand jardin merveilleux piqué de quelques arbustes touffus, de massifs fleuris, honoré de trois ou quatre vieux bancs attendrissants, un lieu de flânerie idéal, où elle rêvait que l'impossible pouvait arriver. Elle attendait avec une patience de none en prières.

Et aujourd'hui, un miracle s'annonçait, il l'avait prévenue dans sa ponctualité émouvante.

Son romantisme échevelé trouvait sa source dans l'arrivée d'une jeune femme habillée d'une cape d'un bleu lavande assortie d'un adorable béret posé sur une chevelure déployée, cette femme déambulait entre les arbres, les massifs, les bancs avec une grâce de sirène. Juliette la revoyait pour la troisième fois, la dégustait déjà comme un cadeau jusqu'au moment où débarquait celui qui la suivait depuis trois soirs, attifé d'une chemise violette, d'un jean délavé, doué d'un charme indéniable, sapé marrant mais pas inélégant et Juliette attendait l'instant où il la rejoindrait, récompensé de cette fidélité à la beauté ineffable qui chaque soir venait rêver dans ce lieu magique.

Enfin ils se sont assis sur le banc fait pour la rencontre.

Juliette imagine les débuts, le ton un peu incohérent, les mots de l'audace timide, cette femme s'ennuyait sans doute, Ils cahotaient dans le désir d'être simples. Juliette surprit l'instant où ils s'écoutèrent avec plus d'attention.

Alors Juliette se précipite sur le cahier qu'elle a acheté à Monoprix, elle les regarde, sa plume court, elle les voit repartir et elle écrit, écrit. Il va la charmer, bien sûr c'est une femme qu'on emmène à l'opéra, c'est plaisant un type mal fagoté qui rêve d'une musique plus éloquente que lui, d'une atmosphère feutrée digne d'elle, tout est possible dans le cahier, Juliette les sent, les voit, écrit...

2

Elle s'emballe dans les répliques qu'elle illustre de ses fantasmes.

-Vous êtes tout de même un acharné, dit la jeune femme avec une ironie charmante, je vous ai senti derrière moi depuis trois jours. Vous êtes douée pour la séduction, j'avoue que je n'ai pas résisté.

Il a un air candide qui la prend partout, elle le suit un peu aveuglément pour cet air-là, cette chemise d'une drôle de couleur, ses cheveux de paille, ses grandes mains capricieuses...

-Je suis sûre que vous jouez de la guitare.

Question banale, question clef.

-Vous devinez tout, ma belle.

-Jeanne, je m'appelle Jeanne.

-Et moi Johnny comme Johnny.

Ça la fait rire, un rire de gazelle si les gazelles riaient. Ils entrent à l'opéra comme des rois, Juliette décide que leur amour débutant a tous les droits. li l'enveloppe de son bras. Les sièges sont tendres pour écouter mieux.

Juliette, le stylo à la bouche, cherche ce qui va secouer cette histoire indicible.

Son Mozart de mari rentre, le violon sous le bras, épuisé par la répétition de la 5ème de Beethoven.

-Tu écris derrière ta fenêtre ?

-J'imagine, mais je suis coincée, j'ai repéré un couple sur le banc, je les suis depuis trois jours. Ils sont repartis ensemble.

Mozart rigole

-Tu les imagines dans un tripot, ils s'envoient en l'air et ils se disent bonsoir, Juliette tu n'es pas convenable, ferme ton cahier, j'ai faim, je rêve d'une de tes royales idées, des pommes de terre au four avec un filet d'huile et des herbes.

-Laisse-moi finir, affamé de mes jours, j'ai l'imaginaire qui flanche. Donc il l'emmène à l'opéra, ce couple mal assorti entre dans une salle fastueuse.

-D'accord dit Mozart, prêt à tout pour bouffer les pommes de terre, fais brûler l'opéra, c'est historique, ils vont fuir, l'apocalypse à ta fenêtre.

-Formidable, dit Juliette, l'opéra brûle, ça rappelle le Bazar de la charité, ils fuient, ils courent dans les vieilles petites rues de la ville, elle perd ses talons, elle continue pieds nus, sa cape bleu lavante fiche le camp...

Mozart la regarde, un peu effaré.

-Bon, l'opéra carbonise tous les tourmentés sauf eux. C'est beau comme une sonate de Bartok.

Juliette ferme son cahier. Elle continuera quand Angelo s'endormira avec une docilité enfantine. Il n'est pas vieux Angelo, il n'est pas jeune non plus, elle l'adore quand il joue,

elle fond, elle sait qu'elle ne tient plus qu'une toute petite place dans sa musique.

Eh bien il ne tiendra qu'une toute petite place dans son écriture, ce cher Mozart. Elle rit intérieurement, puis se lève, rallume sa lampe de chevet, l'illusion revient avec la nuit. Elle va continuer son histoire, assise derrière la fenêtre fermée, le cahier s'ouvre sur leur fuite éperdue et elle ne les voit pas dans une chambre cossue avec des rideaux de coton à fleurs belle époque, des lustres, des tapis d'Orient.

Non. Juliette invente une insignifiante chambre de bonne au 12^{ème} étage d'un immeuble délabré, l'humidité dévore les murs, les vents de l'hiver en font un toit crispé, l'heure serait plutôt propice aux violons déchirants dans cet espace minuscule.

Ils avaient monté les étages lentement, comme gênés par cet intermède, sans doute s'interrogeaient-ils sur les conclusions brusques de cette situation.

La clef de Johnny est rouillée, un seuil blême les accueille, Juliette en pleurerait mais elle continue.

Le garçon qui la suivait avec ardeur et une sorte de dévotion lui propose le sommier misérable près de la table bancale et du lavabo crasseux. Ce type à la chemise violette est d'une timidité farouche. La chambre est à un copain, il l'utilise pour rêvasser sur ses cours qui l'embêtent.

Non, il ne sautera pas sa reine d'un soir fait pour le sentiment. Il s'étend sur le tapis usé, au bord du sommier. Ils sont épuisés par la frayeur, la course, l'émotion.

Il entend le souffle rassuré de sa belle de passage et il s'endort, heureux, presque souriant.

Quand Juliette se recouche, son Mozart se retourne, passe un bras autour d'elle. Elle n'est pas sur un vieux sommier, elle est bien.

3

Aujourd'hui Juliette a décidé de faire le marché.

Elle s'est harnachée d'un panier pourri qui a l'air d'avoir cent ans et ne s'en sert que pour les légumes.

Elle fera pour son Angelo une soupe de pape de la musique (est-ce que les papes mangent de la soupe ?) bourrée de poivrons, aubergines poireaux et bien sûr des patates à foison, à faire dormir un concierge de nuit.

Elle s'approche de sa marchande préférée qui la harponne aussitôt.

-Alors la petite madame du musicien, c'est le jour des légumes ! Je vais vous sucrer tout ça. Et en plus j'ai des tomates de Printemps à faire chanter les oiseaux, et puis regardez les salades, elles sont en train de verdir de jalousie en vous voyant !

Juliette l'adore pour son verbiage infernal, ses petites nattes serrées, sa taille démesurée. Elle doit se faire des soupes aux mille légumes.

-Donnez-moi un mélange de tout ça Jeannette et des herbes en plus.

La Jeannette trie, cherche avec passion le légume le plus goulument en chair comme elle dit. Juliette s'absorbe dans ce choix royal quand elle sent une grande tape sur son épaule.

-Pardon ?

- Alors, madame la voyeuse, je vous ai surprise hier soir et puis les autres aussi, penchée comme une espionne à votre fenêtre pour reluquer les amoureux, même qu'ils étaient sur le banc, et après, merde alors, ils sont partis Dieu sait où !

Juliette reconnaît sa voisine de palier, l'insupportable madame Frisou. Les volets sont proches, elle doit la surprendre quand elle guette les amants du parc et s'en faire un monde. Ça la rend folle de rage parce qu'elle s'en fait un monde aussi, et elle en écrira peut-être un livre, mais ça madame Frisou ne peut même pas l'imaginer.

-Ça vous dérange hein, madame de l'artiste, que je vous surveille, mais moi je ne me plains pas du violon qui crachote ses rengaines à longueur d'après-midi.

-Oui ça me dérange Madame, dit Juliette, elle semble conquise par les légumes qui emplissent son panier, et je vous prie de me laisser en paix avec ma fenêtre, ce parc est merveilleux au Printemps, j'ai le droit de le contempler. Derrière, il y a la Jeannette qui se marre.

-C'est vrai, elle est poète cette femme, regardez-la choisir ses légumes !

-C'est pour le musicien ? Il en a de la chance d'avoir une femme patiente comme vous cet homme !

-Oui, dit Juliette qui commence à s'énerver, j'ai beaucoup de chance d'avoir un premier Violon de l'orchestre de Lille comme mari et pas du tout de vous avoir comme voisine.

Ça commence à barder.

Madame Frisou prend un air outragé.

-Bon. Consumez-le votre parc, de toutes façons, y a pas grand-chose à voir à part des gens qui se bécotent

-Alors couchez-vous et fichez-moi la paix. C'est ma fenêtre, c'est ma soirée.

-Je vous la laisse, pauvre chérie, vous devez vous embêter tout de même.

Juliette a le rouge au front. Elle lui enverrait bien son panier plein à la tête, elle se contente de payer dignement la Jeannette et de fustiger la Frisou d'un regard à tuer un mort déjà mort.

La voisine repart en marmonnant, elle porte de vieilles chaussures noires, un manteau marron ouvert sur un ventre proéminent.

-Allez madame la poète, dit Jeannette, je vous ajoute une tomate à l'œil, ça console. C'est une jalouse, il y en a des tas à cause de vos yeux qui racontent toujours quelque chose, moi vous me plaisez.

Plaire à Jeannette est plus important pour Juliette que les ragots de la voisine, mais tout de même la fenêtre c'est son royaume du soir. Elle se penchera moins, cette heure bénie a besoin d'ombre, elle sera prudente. Elle songe à tous les auteurs cloués derrière leurs bureaux avec un chat légendaire qui tourne autour de leurs feuilles. Des ombres aussi qui réinventent la vie avec des heures de génie et des heures où ils plongent dans l'abîme du vide, leur histoire semble s'effilocheur comme une pelote qui s'essouffle.

Elle n'a pas de chat, juste un mari qui dort et son cahier. À sa fenêtre elle a le démon de l'écriture. Elle deviendra peut-être un auteur, on ne sait jamais.

À SUIVRE...